

« Un monde nouveau »

Pierre Popovic

Numéro 66, 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29549ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Popovic, P. (1993). Compte rendu de [« Un monde nouveau »]. *Jeu*, (66), 192-194.

produite. Mais plus tard me sont revenues à l'esprit l'image d'Angelo, hypocrite sinistre en noir et violet, de même que celle du duc, immaculé mais faible et irresponsable. Deux images troublantes de gouvernants défailants. La comédie de Shakespeare sur les conflits de valeurs serait-elle en résonance avec l'ère de transition et d'insécurité politique mondiale que nous traversons actuellement, avec les tragédies individuelles qu'elle entraîne, par exemple, en Somalie et en Bosnie-Herzégovine?

Hélène Richard

COUPS D'ŒIL

«Un monde nouveau»

Texte d'Élisabeth Bourget. Mise en scène : Jean-Luc Denis, assisté de Diane Fortin; décor : Jean Morin; costumes : Linda Brunelle; éclairages : Carole Caouette; vidéo : Éric Martel. Avec Suzy Marinier, Luc Morissette, Jean-Stéphane Roy, Sophie Vajda et Benoît Vermeulen. Production du Groupe Multidisciplinaire de Montréal, présentée à la Salle Fred-Barry du 6 janvier au 4 février 1993.

La proclamation de la dépendance

De la musique avant toute chose, et de la danse, et des séquences performatives, de la vidéo intégrée, des séances d'improvisation, et du synthé, cela et d'autres registres connexes, le tout aiguillonné par une distanciation revue et corrigée par un style ostensiblement désinvolte («Merci de



Un monde nouveau
d'Élisabeth Bourget,
création du Groupe Multi-
disciplinaire de Montréal.
Photo : Bruno Braën.

m'avoir tiré de mon impro, Benoît»), tels sont les ingrédients de cette «expérience d'intégration de l'écriture dramatique et de l'approche multidisciplinaire» tentée par Élisabeth Bourget (à qui l'on doit le texte) et Jean-Luc Denis (auquel revient la mise en scène). Dire que le résultat atteint par cette mosaïque de pratiques et de disciplines est probant serait grandement exagéré. *Un monde nouveau* s'avère à l'usage un spectacle très inégal, certes relevé par quelques bonnes trouvailles (exemple : mimant à l'écran un entretien télévisuel, les cinq personnages viennent tour à tour annoncer et justifier que chacun d'eux est le personnage principal du spectacle) et par quelques moments dramatiques d'une forte intensité, mais gâché par de pénibles dépressions rythmiques, de longues plages verbeuses, de trop nombreuses rimes en «uck» et des ficelles grosses comme des câbles de navette spatiale. On parlera au mieux d'un échec intéressant.

La façon dont le thème de la pièce est annoncé laisse présager la raison de cet insuccès relatif, car elle témoigne à la fois d'une certaine audace et d'une naïveté déconcertante :

Aujourd'hui, dans une société inquiète où le tissu social se désagrège, le problème des dépendances se pose avec plus d'acuité que jamais. Le consensus social fait qu'il est normal d'être dépendant de son travail, de son thérapeute, de sa blonde ou de son chum, mais pas de la cocaïne, de la nourriture ou de la cigarette. Mais qu'y-a-t-il au cœur de ce processus de dépendance sinon une détresse fondamentale, chez l'être humain, devant la difficulté à vivre? De tout temps, l'humanité a eu recours aux drogues de tous genres pour apaiser ses souffrances¹.

1. Phrases signées par Élisabeth Bourget et Jean-Luc Denis, extraites du programme.

Va pour la détresse fondamentale, voilà des millénaires qu'on s'en accommode, et quelquefois plutôt bien, mais le moins qu'on puisse dire, c'est que ces lignes ne brillent pas par leur astuce et l'on aurait envie de rétorquer d'emblée que la première dépendance pénible est celle qui sacrifie la pensée à l'amalgame. Le mot *dépendance* désigne à ce point n'importe quoi dans les lignes qui précèdent (à ce compte, être sous la dépendance du jeu de fléchettes serait équivalent au fait de vivre sous la dépendance de l'héroïne) que cela annule leur portée. Cet embrouillamini se reporte sur un jeu souvent fort confus et sur une histoire — éclatée, bien sûr — beaucoup plus compliquée que complexe. Les deux axes majeurs sont en gros les suivants : un certain Drouin, exclu du jeu social en raison de diverses *dépendances* (on suit les étapes de cette exclusion), finit par faire irruption chez un certain Paul Tremblay, dont il accuse la génération d'avoir bouché tous les avenir et particulièrement le sien; le menaçant d'un revolver, il lui demande du secours, une écoute, une compassion, une aide et du respect; ce dernier ne répond pas à cette demande, il a eu et a de son côté divers problèmes avec le médecin et son ex : Plaisir, qui lui reprochent au nom de l'idéologue «la-santé-c'est-le-bien-le-plus-précieux» sa consommation d'alcool et de cigarettes; une Sophie-Schérazade intervient çà et là, à titre d'amie, de rêve exotique ou de représentante du tiers-monde. L'entrecroisement des paroles et des actions au milieu d'un décor encombré de déchets, de gadgets, de machines et d'appareils *high tech* (ordinateur, synthé) génère un fouillis stupéfiant, si je puis dire, voulant dire bien trop de choses d'un seul élan. La meilleure part du spectacle réside en fait dans la critique de la médicalisation et de l'économisation des axiologies contemporaines. La pièce fourmille de perles

abêtissantes et de pseudo-évidences créti-
nes : « Il faut apprendre à se gérer », « il faut
être réaliste », « demeurez compétitif », « vous
avez un problème clairement identifié »,
etc. Ceci montre que le Groupe Multi-
disciplinaire de Montréal sait viser juste,
qu'il a quelque chose à dire et à faire voir.
Il reste à épurer la manière.

Pierre Popovic

« Pour le bien de l'amère patrie »

Texte de Timberlake Wertenbaker; traduction : Hubert
Fielden. Mise en scène : Henri Chassé, assisté de Josée La
Bossière; scénographie : Sylvio Archambault et Michel
Charette, assistés de François Pilote; éclairages : Réjean
Paquin; costu-mes : Corinne Chevarier et Marcela Pizarro,
assistées de Paulette Gagnon. Avec Sylvio Archambault,
Manon Arsenaull, Michel Charette, Corinne Chevarier,
Martin D'Amours, Jean Lachance, Brigitte LeBlanc, Marcela
Pizarro, Jean-Guy Poulin
et Charles Préfontaine.
Production du Théâtre
Amère Patrie, présentée au
Restaurant-théâtre la Licorne
du 6 au 30 janvier 1993.

Amère Australia

Mai 1787. Sous l'œil
vif de 250 soldats et
officiers, plusieurs
centaines de forçats,
condamnés pour des
méfaits allant du vol
de jupons matelas-
sés à l'agression de
grand chemin, sont
embarqués sur des
galères, quittent la
fière Albion et ram-
ent, rament, jus-
que dans l'autre hé-

misphère. Huit mois et quelques jurons
plus tard, l'équipage accoste sur une île
grande comme un continent : l'Australie.
Les déportés vivent dans des conditions
bestiales. Mais le gouverneur de la nou-
velle colonie, le capitaine Arthur Philip,
ose croire que même au bout du monde,
l'humanisme peut triompher de la
barbarie... grâce au théâtre. Amen. Sous sa
bénédiction, entre deux séances de pic et
de pelle, quelques forçats sont enrôlés de
gré ou de force dans la production de
l'Officier de recrutement, une pièce d'un
obscur auteur britannique qui sera jouée
devant les officiers anglais qui ne cessent
entre-temps de faire des gorges chaudes sur
le « téyâtre » et ne doutent point de l'impos-
sibilité de réformer les mauvaises âmes.

Pour leur première production profes-
sionnelle, les dix finissants de la cuvée
1991-1992 du Conservatoire d'art dra-
matique de Montréal, battant pavillon
Théâtre Amère Patrie, présentaient pour
la seconde fois *Pour le bien de l'amère*

*Pour le bien de l'amère
patrie, présenté à la Licorne.
Photo : Stéphane Lemieux.*

